

Musiciens sur la sellette : Verdi le bien-aimé

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Verdi le bien-aimé

Par une facétie de l'histoire, l'un des plus illustres compositeurs italiens effectue son entrée dans le monde, en français. Busseto était un bourg du Taro, département français sis au milieu de la vaste plaine du Pô. Napoléon avait brassé les cartes...

Verdi partage avec de nombreux autres musiciens l'enfance banale qui consiste à apprendre à lire avec le curé, à déchiffrer la musique avec l'organiste, à s'exercer au piano, seul, à l'aide d'une méthode imprimée.

Autodidacte, il est remarqué par un certain Barezzi, qui lui offre le toit et le couvert, mais ne lui offre pas encore sa fille, Margherita, dont s'éprend naturellement le jeune Verdi. En voilà un qui ne guette pas son opus n° 1 ! Marches, romances, airs d'opéras se succèdent. Le Conservatoire de Milan — qui aujourd'hui porte son nom — refuse de le recevoir. Verdi reste à Milan, acharné, écrivant, hantant les coulisses des théâtres, se faisant les griffes. Un beau jour il obtient, après plus de deux ans de ténacité, le poste de maître de chapelle de Busseto. Il épouse alors Margherita. Il pourrait devenir le premier à Busseto. L'histoire pourrait s'arrêter là...

La vie de Verdi va être bouleversée. Le destin souffle sur ce jeune ménage, dispersant gouvernail et grappin, comme chantera Rimbaud dans «Le Bateau ivre». Verdi perd coup sur coup ses deux enfants en bas âge, puis, peu après, son épouse. Busseto s'effondre dans le néant. Seul, cruellement élagué, Verdi n'a plus rien à y faire. Il est prêt à pénétrer dans un autre univers, taillé à sa mesure, dans l'univers du théâtre, qui déjà l'hypnotisait. Monde factice de vitrages déformants et d'échos incontrôlés, mais également monde des passions, des haines et de la tendresse mêlées, monde où il rencon-

trera celle qui, cantatrice, deviendra sa seconde femme, où il rencontrera des imprésarios, les sérieux et les autres, un monde où l'on se regarde progresser... et les luttes d'influences de Busseto paraîtront des jeux d'enfants.

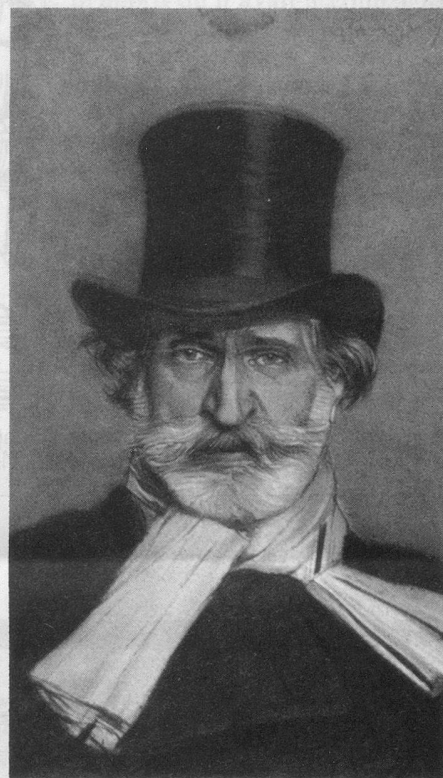
Si le destin l'a installé, un peu rudement, dans les stucs et les escaliers de carton peint, il va s'occuper de lui sans tarder. L'histoire se met de la partie. L'Italie tend à son unité et le mouvement du Risorgimento soulève les foules. Il soulève aussi les spectateurs de «Nabucco» qui, à travers cette histoire de peuple juif en exil, saluent le triomphe des dernières provinces musulées. Dans Milan, sous tutelle autrichienne, Verdi devient célèbre d'un jour à l'autre.

D'aucuns lui ont reproché d'être monté dans un train en marche. Encore fallait-il la poigne de s'y maintenir ! Il va commencer par éviter l'écueil sur lequel donnent en général les compositeurs d'opéras : le livret. A cette époque, on se les «emprunte», on les arrange, on les met à toutes les sauces. Les librettistes sont des débutants, souvent malhabiles, ou — ce qui est pis ! — des faiseurs professionnels. Verdi renvoie ces deux catégories de mauvais garçons dos à dos. Il choisit ses librettistes, travaille en étroite collaboration avec eux (ce qui est nouveau !) et s'assure des canevas intéressants à partir d'œuvres littéraires confirmées (ce qui est aussi une nouveauté !). Il ne craint pas de lancer plusieurs librettistes dans le même moment et travaille, lui à deux, voire trois opéras qu'il mène de front.

Il tire leçon de tout et surtout de lui-même, attiré par une complexité d'écriture de plus en plus redoutable. Et chaque fois le miracle se renouvelle : sa spontanéité n'est pas atteinte, la source de son inspiration reste aussi directe, aussi pure : c'est là ce qui le rend unique dans l'âme des Italiens... et de tous les mélomanes. Il navigue d'un coup d'aile royal entre les rires et les larmes, semblable en cela à cet autre barbu de génie que sera Pirandello.

Comme Pirandello, Verdi se découvre pour Paris un amour fait d'agacement et de ravissement. N'oublions pas que nous sommes sous le Second Empire. Jamais un prince n'a été si éloigné de la musique, jamais la Cour n'a été si frivole, comme grisée de son propre vertige. On dirait que tout cela va se flaque par terre en riant et Verdi, à l'esprit paysan, à la sagesse ombrageuse, regarde passer... Il redoute la salle de l'Opéra, la «grande boutique», où «Les Vêpres siciliennes» avaient fini par triompher des pièges de toutes sortes que ces artistes français avaient

semés sans presque s'en rendre compte. De son côté, le sujet proposé par Scribe n'était pas fait pour arranger les choses, si l'on se souvient que c'est l'histoire d'une défaite imposée, au XIII^e siècle, par des patriotes siciliens à des occupants français. L'amour de Verdi pour la France, et plus particulièrement pour Paris, est à base de malentendus, de rencoeurs et d'éblouissements. Néanmoins il s'y trouve bien, dans un incognito que ne lui permet plus l'Italie, prompt à une vénération sincère mais accablante.



Giuseppe Verdi par Boldini (Editions Ackermann, Munich).

Quand il revient à Busseto, c'est en seigneur. Il gère ses terres, assèche des marais, élève une maison de repos pour musiciens âgés. Il compose... plus prudemment : il n'a pas le droit de se tromper. Il ne se trompe pas ! Il donne encore «Othello», «Falstaff». Quand il meurt, à quatre-vingt-huit ans, c'est la stupeur : on le croyait immortel !

A Parme, dans la rue, à quelques pas de la maison natale de Toscanini, la «Corale Giuseppe Verdi» accompagne une cantatrice à la voix passionnée : sœur à travers les âges de l'Arianna de Monteverdi. L'orchestre est remplacé par un piano. Tous ces gens qui chantent avec ferveur, ces ouvriers, ces employés, ces agriculteurs, chantent par cœur ! Le chant profond de Verdi est le leur. Est-il gloire plus humaine ?

P.-Ph. C.